

Bureau provisoire à Paris,
rue André-des-Arts, 13.

Publiant chaque fois un nouveau dessin
en lithographie.

Par la faute du graveur, et ne voulant pas retarder notre publication, nous nous voyons forcés de faire paraître notre feuille sans la vignette caractéristique qui doit être en tête de chaque numéro. Nous la donnerons Jeudi.

ABONNEMENT :

	Paris.	Départements.
Un an.	18 fr.	28 fr.
Six mois.	9	14
Trois mois.	5	7

Ecrire franco pour les lettres et paquets.

POLICHINELLE,

JOURNAL PARAISSANT LE DIMANCHE ET LE JEUDI.



SOMMAIRE : Introduction.—Un mot sur la conciergerie.

M. Frumence Duchemin. — Encore des peureux. — D'un vieux conte une histoire récente. — Louis-Philippe à Paris.

INTRODUCTION.

Ma foi ! le sort en est jeté. — Et moi aussi j'aurai un journal, et moi aussi je pourrai contempler avec orgueil mes pensées imprimées — au moins une fois.

Un mouvement de vanité a peut-être présidé à la conception de cette feuille, mais c'est avant tout dans un but d'utilité générale que je me suis décidé à la faire paraître.

Ne vous récriez pas, hommes superficiels, un journal doit être la chose de tous : donnez au peuple du pain et un journal, il vous bénira. En effet, n'est-ce pas le journal qui colporte aux quatre coins du globe les doctrines les plus saines et les tartines les plus oratoires de nos philosophes et de nos hommes d'état ? n'est-ce pas lui qui nous révèle dans ses faits plus ou moins divers les mystères, les scandales, les cancans d'un chacun à côté des projets gigantesques de nos socialistes et de nos législateurs ? N'est-ce pas lui qui nous initie à ces grands cataclysmes géologiques, psychologiques et politiques, et à la réclame de 1 fr. 50 c. la ligne ? N'est-ce pas lui qui, suivant l'expression d'un écrivain ami des comparaisons, « est un véritable trône » d'où les rois de l'ordre moral commandent aux rois de l'ordre temporel » et d'où les pédicures sans clients promettent 100,000 francs aux cors, oignons, œils de perdrix qui résisteraient malicieusement à leur traitement miraculeux ? Le journal, point n'est besoin d'insister, est une nécessité de l'époque, de même que le gilet à revers est une nécessité de toute république. Tout citoyen doit donc lire au moins un journal, heureux quand il peut en digérer plus d'un !..

Or que voyais-je au 24 février ? cinquante feuilles à peine pour tenir Paris au courant des nouvelles et de la cour, et des chambres, et des tribunaux et des théâtres ; pour lui faire connaître le bazar provençal et son béat directeur ; cinquante feuilles pour l'entretenir des départements et de l'étranger, des pois Leperdriel et de la pâte de Régnault ; pour lui transmettre les bruits de la bourse et l'idée quotidienne du citoyen Girardin qui alors... mais aujourd'hui... électeurs de

Bourganeuf, vous êtes des ingrats. Quels étaient ces journaux ; permettez-moi de vous en donner une liste à peu près exacte ; ce n'est pas tout-à-fait un hors-d'œuvre ; cette nomenclature aura peut-être un jour son prix.

Et en tête, le *Journal des Débats* qui, entre nous, ne me paraît pas avoir adopté la république avec l'enthousiasme que j'attendais de lui ; *La Presse* ; *Le Conservateur* né des cendres du *Globe* et de *L'Époque* ; *L'Univers religieux* ; *La Gazette de France* ; *L'Union monarchique* ; *Le Siècle* ; *Le Constitutionnel*, le doyen des canards ; *La Patrie*, journal du soir et de *L'Esprit public* ; *Le Commerce* ; *Le Courrier français* ; *La Démocratie pacifique* avec ses expressions obscurantissimes ; *Le National* ; *La Réforme* ; *L'Estafette* ; *Le Messenger* ; *Le Charivari* ; *Le Corsaire Satan* ; *Le Tamtam* ; *La Silhouette* ; *La Gazette des tribunaux* ; *Le Droit* ; *L'Atelier* ; *La Fraternité* ; les journaux spéciaux de chemins de fer, médecine, beaux-arts, etc. ; les journaux de théâtre, etc. ; quelques feuilles hebdomadaires, *Le Tintamarre* ; *La Semaine* ; *Le Dimanche* ; *L'Illustration* ; *Le Journal pour rire*, etc., quelques revues mensuelles : *Revue des deux-mondes*, *Sociale*, *Indépendante*, etc., et *Les Petites affiches* qui ne sont pas d'un minime intérêt. Soit à peu près une centaine : misère, misère ! que vouliez-vous que Paris fit de cent journaux seulement ?

Heureusement la République a donné l'essor à quelques feuilles que le timbre et le cautionnement retenaient captives ; parmi ces quelques feuilles écloses au souffle révolutionnaire, je citerai, en février : *Le Moniteur républicain* ; *La République* ; *La République française* ; *L'Assemblée nationale* ; *Le Drapeau républicain* ; *Le Représentant du Peuple* ; *Le Peuple constituant*, par le citoyen Lamennais ; *La Voix du Peuple*. — En mars et en avril : *La Dépêche* ; *La Liberté*, qui s'est assuré la collaboration exclusive et politique du citoyen Al. Dumas ; *La Vérité* ; *La Véritable république*, ne pas confondre avec *La Fraie république*, par le citoyen Thoré ; *Le Messenger* ; *Le Tribun du Peuple* ; *La Sentinelle du Peuple* ; *L'Ami du Peuple*, par le citoyen F. V. Raspail ; *Le Réveil du Peuple* ; *La Souveraineté du Peuple*, ne pas confondre avec *Le Peuple souverain* ; *Le Bon sens du Peuple*, par le citoyen P. Féval ; *La Cause du Peuple*, par la citoyenne G. Sand ; *L'Amour de la Patrie* ; *La Minerve* ; *La Propriété* ; *La France*

républicaine ; *Justice et Charité* ; *La Tribune populaire* ; *Le Conservateur de la République* ; *Le Travail* ; *Le Travailleur* ; *L'Organisation du travail*, pas par le citoyen L. Blanc ; *L'Organisateur du travail* ; *Le Banquet social*, journal du XII^e arrondissement ; *La Tribune de 1848* ; *L'Ordre public* ; *L'Ordre*, journal des gardes nationales ; *Le Salut public* ; *La Voix des Clubs* ; *La Commune de Paris* ; *L'Ère nouvelle* ; *Le Monde républicain* ; *La Tribune parisienne* ; *L'Égalité* ; *Le Canard* ; *Le Petit Homme rouge* ; *Les Nouvelles dusoir* ; *La Voix des Femmes* ; par la citoyenne Eugénie Niboyet ; *Le Mois*, par le citoyen Al. Dumas, déjà nommé ; 4 fr. par an plus de 24 volumes, 170,000 lettres : « Dieu dicte et nous écrivons. » — Enfin, en mai : *La Lanterne* ; *Le Patriote* ; *L'Opinion publique* ; *L'Assemblée constituante* ; *L'Esprit national* ; *Figaro* ; *La Presse du Peuple* et *Le Courrier de Paris*, paraissant, dit une superbe affiche jaune, à 11 heures du matin, et publiant toutes les nouvelles vingt-quatre heures avant les autres journaux ; j'avoue que ce doit être par suite d'une combinaison bien ténébreuse, et que je m'explique avec peine ; excusez-moi de m'arrêter un instant, mais je ne puis m'empêcher de vous faire observer que, si *Le Courrier de Paris*, paraissant à 11 heures, donne les nouvelles 24 heures avant les autres journaux, qui seront nécessairement publiés 24 heures après, il faut qu'il se trouve à la rédaction du *Courrier de Paris* quelque sorcier que les siècles auront épargné, et je le dénonce au citoyen préfet de police ; à moins cependant que le *Courrier de Paris*, paraissant à 11 heures, ne rende un compte exact des patrouilles qui la nuit sillonnent la capitale, et ne fasse ses premiers Paris sur les amours nocturnes des chats et des hiboux.

Grand Dieu ! j'ai oublié dans ma liste *Le Père Duchêne* ; il va être diablement en colère : heureusement j'ai à temps réparé ma négligence.

En somme donc, une centaine de nouveaux journaux qui, ajoutés aux anciens, nous donne un tout de deux cents environ ; ce nombre est loin d'être suffisant ; il faut propager les lumières qui jaillissent du choc de la discussion ; pour les besoins, encore des journaux et toujours des journaux. Fidèle à ce principe, je viens offrir ma part de dévouement en lançant dans le monde cette toute petite feuille, qui répondra peut-être à un tout petit besoin. J'ai dit le motif émi-

nement social qui m'a poussé à cette publication, je dois à mes lecteurs de dire à présent comment j'ai compris cette mission élevée; en un mot, je leur dois ma profession de foi; je ne recule pas; la voici courte et concise, comme celle d'un député spartiate: « Je suis républicain de la veille et de cœur; je serai fidèle à mes principes; j'ai dit.

Le rédacteur de cet article vous est, du reste, bien connu: vous n'êtes pas sans vous rappeler ces protestations et ces manifestations qui, plus d'une fois, firent trembler le trône de Philippe, j'en étais l'auteur, sous le pseudonyme monosyllabique Ri...; vous n'avez pas oublié ces attaques si fameuses contre la corruption et le despotisme du gouvernement déchu; c'est moi qui les dirigeais et ne craignais pas de les signer XXX; et ces tendances démocratiques, ces aspirations à la liberté, n'est-ce pas moi qui les inculquais et les propageais dans le peuple par ces écrits qu'anéantit la censure et que condamna un tribunal passionné; vous vous en souvenez, je les signalais XX. — Nous sommes donc déjà de bien vieilles connaissances.

Quelques mots encore et je vous abandonne cette feuille bien-aimée. J'ai longtemps hésité à lui donner un nom; j'avais pensé dès l'abord que l'absence de titre suffirait à la distinguer des autres; je suis revenu de cette idée par trop aristocratique, et pendant que je cherchais, le front penché sur mon coude, comment je la baptiserais, une réminiscence des ombres chinoises de Séraphin traversa tout d'un coup mon esprit et se dressa devant moi sous la forme de ce couplet si connu des moutards, mais qui pour cela n'en est pas moins essentiellement poétique; je vous le livre tel que me l'ont conservé mes impressions d'enfance:

Pan, pan, pan,
Qu'est-ce qu'est là?
C'est Polichinel, Madam';
Pan, pan, pan,
Qu'est-ce qu'est là?
C'est Polichinel', le v'la!

Va pour Polichinelle, me dis-je en relevant joyeusement ma tête; et Polichinelle est adopté par notre collaboration.

Quant à notre épigraphe, point n'est besoin de dire où nous l'avons pillée; on nous pardonnera en se rappelant qu'elle orne le frontispice de tout théâtre qui se respecte tant soit peu, et que d'ailleurs elle fut adoptée lors de la première Révolution par un journal de pièces et de morceaux, l'Arlequin, je crois. Si cette raison n'est pas bonne, j'en chercherai une autre pour le prochain numéro.

Polichinelle, outre le charme de sa rédaction, offrira à ses abonnés une lithographie quelconque, œuvre d'un artiste plein de mérite aussi, et non moins connu que l'auteur de cette introduction. C'est lui, si vous l'avez oublié, qui exposa au Salon de 1845, sous le n° 9468, cette superbe tête de loup, dont on parla avec tant d'éloges; et au Salon de 1847, sous le n° 3, cette toute gracieuse paire de pantouffles dont les couleurs si vives et si richement harmonisées excitèrent tant d'envie et de cabales.

Tels sont les éléments constitutifs de notre journal qui ne peut manquer d'être accueilli en ami, à Paris surtout, où Polichinelle a toujours eu un culte; nous ne paraîtrons cependant que deux fois par semaine, nos ressources financières, quelque peu compromises par la Révolution, ne nous permettant pas un luxe de publicité quotidienne. — Un écrivain qui quelque

pudeur n'ose parler intérêt dans le corps de son journal; Polichinelle dont la délicatesse vous est bien connue fera connaître le prix qu'il estime sa lecture à côté de sa vignette; il vous prévient seulement qu'à l'instar de *La Liberté*, journal des idées et des faits, on peut s'abonner par jour et faire payer par son concierge en recevant le numéro.

NOTA. A l'instar encore de *La Liberté*, journal des idées et des faits, les personnes qui désirent connaître le journal peuvent l'acheter à tous les crieurs sur la voie publique.

Partez à présent, ma feuille, je ne vous retiens plus; volez, mes pensées, si religieusement élaborées. Partez aussi, lithographie faite avec tant d'amour; que la critique vous soit légère; que le ciel et les abonnés vous permettent de vivre plus d'un matin!

UN MOT SUR LA CONCIERGERIE.

S'il est une classe de citoyens pour lesquels doive régner une égalité absolue, c'est à mon avis, celle de ces malheureux qu'une législation barbare encore, retient préventivement dans les prisons.

Cette égalité, sous l'ancien régime, je la savais très-bien ne pas exister; le hasard, depuis notre révolution, m'a permis de remarquer que la nouvelle administration, à la Conciergerie du moins, n'a rien fait encore pour établir un ordre de choses conforme à la devise de notre République. Je me hasarde à soumettre ici quelques questions: Je ne dirai rien du passé; je ne parlerai pas de la facilité avec laquelle ce condamné puissant obtenait le droit de faire plus d'une année à la conciergerie; je ne parlerai pas de ce célèbre banqueroutier qui honteusement condamné, recevait fastueusement dans sa prison; de ce noble chevalier d'industrie, qui loge dans l'appartement du directeur lui-même, goûtait toutes les jouissances d'une vie opulente, à la liberté près, et encore... Je me bornerai à enregistrer ce que, ces jours derniers, quelques heures de garde, m'ont appris de ces abus.

Et d'abord, pourquoi ces condamnés à des peines *afflictives et infamantes*, ne sont-ils pas, depuis longtemps déjà, transférés dans une maison centrale, ou dans un bagne? et, si certaines protections leur donnent le droit de rester à la conciergerie, pourquoi une chambre particulière, une nourriture particulière, etc., etc.?

Serait-ce en raison de l'instruction qu'ils semblent avoir reçue ou des 55 francs qu'ils peuvent donner par trimestre? mais l'instruction rend-à mes yeux un condamné plus coupable! quant à la fortune, ai-je besoin de dire qu'il est ignoble de s'en prévaloir dans les fers?

Maintenant pourquoi ces deux classes de prévenus, pourquoi des douceurs aux premiers, et des privations aux seconds? Ne sont-ils pas jusqu'au jugement tous supposés innocents? Pourquoi, à tel prévenu, une chambre séparée et à peu près meublée, et à tel autre un cabanon qu'il partage souvent? Pourquoi à celui-ci, des repas fournis par des restaurateurs du dehors, et à celui-là la soupe et le pain noir, de la viande les dimanches seulement? Pourquoi, aux uns la faculté d'aller de leur chambre au préau, du préau à leur chambre, d'avoir, pour ainsi dire, un gardien à leurs ordres, quand les autres doivent sortir des cellules, à 7 h. 1/2 du matin, pour rester, quelque temps qu'il fasse, dans le préau jusqu'à 5 h. 1/2 et rentrer alors dans leurs prisons respectives? Pourquoi à ce prisonnier, le droit d'embrasser sa femme, ses enfants, de les entretenir dans son appartement ou dans un parloir de faveur, quand cet autre prisonnier ne peut voir les siens qu'à travers une double grille et dans un parloir commun? Pourquoi, encore une fois, ces privilèges révoltants!

Me dira-t-on qu'ils sont établis d'après les catégories de crimes ou de délits? mais, ce système de classification, appliqué avec plus ou moins de succès chez nos voisins, n'a été encore sanctionné, chez nous, par aucune loi; et, avant tout, je le répète, les prévenus ne doivent-ils pas être considérés tous comme innocents?

Je me tais sur la position qu'on a faite aux dénonciateurs. Il y a dans les avantages, je dirais presque les honneurs qui les entourent, quelque chose de trop immoral pour ne pas être convaincu que de telles indignités ne peuvent survivre au système de corruption qui les a enfantées et soutenues.

Une réforme dans notre système de répression, est imminente. On s'occupera, je le pense, des abus que je viens de signaler. Ils sont en apparence bien futiles. Ils n'en constituent pas moins une inégalité que rien ne justifie et des prérogatives immenses dans la vie de prison où surtout la moindre faveur me semble devoir être considérée comme un adoucissement inappréciable!

Je me résume: A la Conciergerie, et je ne parle que de cette prison, parce que c'est la seule que je connaisse, à la Conciergerie, il existe une classe de privilégiés, les *pistoliers*, qui, moyennant quelques centimes par jour, 4 fr. 60 c. par semaine) vivent d'une vie matérielle bien plus heureuse que les autres prévenus moins favorisés de la fortune. Or, tous les prévenus sont, jusqu'au jugement, réputés innocents, la plus stricte égalité doit exister entre eux; traitez-les avec douceur, égards, je le demande de grand cœur, mais traitez-les tous de même; donnez-leur des chambres séparées et à peu près meublées; mais donnez-en à tous; permettez-leur une nourriture quelque peu recherchée, mais permettez-la à tous; accordez-leur de recevoir leurs parents, leurs amis, mais accordez-le à tous et de la même manière... qu'il n'y ait en un mot aucune différence entre eux; que tous, égaux aux yeux de la loi, le soient aussi aux yeux de l'administration; qu'on laisse à la porte de la prison, cette inique suprématie de position, d'instruction ou d'argent, et que le prévenu, en blouse et en sabots, partage le même sort que le prévenu en habit et en bottes vernies.

A C.

Décidément la polémique entre M. Frumence Duchemin et le rédacteur de la *Commune*, menace de se prolonger indéfiniment. Ce monsieur doit faire une terrible consommation de papier, et s'il ne possède pas l'estime de tout le monde, il doit du moins posséder celle de son imprimeur.

Vous, qui aimez votre pays, lisez encore! nous dit-il aujourd'hui, par l'entremise d'un placard jaune. Mais on se fatigue de lire à la fin.

Le vieux bonhomme Duchêne, comme il l'appelle, doit être joliment vexé. Dans sa sortie contre lui, M. Frumence-Duchemin n'accorde pas aux lunettes du *Père Duchêne* plus de clairvoyance qu'à sa jument. Il a oublié le *ge* dans cette partie.

ENCORE DES PEUREUX.

Croyez-vous encore aux peureux? Non.—Eh bien, sortez un peu, et quand vous rentrerez, peut-être aurez-vous changé de croyance.

Interrogez ce soldat citoyen qui vient bravement dans votre direction: il a, entre autres marques distinctives, le nez surmonté d'une paire de lunettes en écaille garnie en or; le ventre au vent, les coudes en arrière, mais écartés du corps, les genoux en dedans et les pieds en dehors, et la manière dont il se tient sous l'habit militaire, indique assez qu'il ne s'est que depuis peu incorporé dans la garde

QUI VIVRA VERRA.



Lith. Goret, J. Pas. Dauphine.

Une République qui avait beaucoup de chances, mais qui a manqué le Concours.

nationale sédentaire. Laissez-le faire : il vous aborde d'un air décidé : Bon jour, citoyen ; Ah ! ça, est-ce que le Gouvernement provisoire ne va pas bientôt se démettre de ses fonctions ? Il commence à me fatiguer, ou plutôt voilà déjà longtemps qu'il me fatigue. J'en ai assez comme cela de cette dictature injuste et irrégulière ! mais que l'on prenne garde, j'ai mon fusil et, s'il le faut, nous irons ensemble, lui et moi, assiéger ces tyrans sanguinaires dans leur repaire, et les décider par la force à se retirer. — Mais à quoi bon ? — Vous ne voyez rien, vous ! retenez bien ce que je vous dis, nous marchons sur un sable mouvant ! nous sommes à la veille d'une horrible catastrophe ! aussi, je ne prends plus aucun repos : pendant que vous dormez la grasse matinée, je suis dans la rue, dès l'aurore, à m'exercer à cette arme qui, Dieu merci, commence à me devenir familière. — Ici le soldat citoyen vous fait une manœuvre qui exciterait votre hilarité si vous aviez moins de respect pour la garde bourgeoise. Après avoir déposé son arme à terre : Si j'étais gouverneur, je mettrais tout le provisoire à la Bastille, oui, je ferais tout exprès construire une Bastille pour les y fourrer dedans.

— Mais les membres du gouvernement provisoire viennent de résilier leurs pouvoirs.

— Vous croyez ?

— C'est exact, vous n'avez qu'à lire les journaux :

— On fait courir tant de bruits faux ! C'est égal, je ne me sépare plus de mon fusil.

Sur ce, le courageux garde national vous quitte ; vous vous en allez de votre côté, et curieux d'après ce que vous venez d'entendre de savoir ce que pensent les autres bourgeois de la capitale, vous abordez à votre tour un de ces derniers, dont le regard inquiet et malheureux témoigne suffisamment de son ex-titre d'ex-grenadier.

Avant que vous n'ayez ouvert la bouche et manifesté même l'intention de l'ouvrir : « Chut ! silence ! s'empresse de vous dire tout bas et du bout des lèvres celui dont vous voulez apprendre ce qu'il pense sur l'état actuel du pays ; on nous écoute peut-être... »

— Mais qu'y a-t-il ?

— Il y a.... une conspiration ! Mōssieu ! une machine infernale, oui, Mōssieu, tout ce qu'il y a de plus infernal !

— Et où ça ?

— Sous l'Assemblée nationale, chut.... elle devait éclater, au moment où les représentants du Peuple sont venus proclamer la République à la face du soleil ; c'était le canon du palais national qui devait y mettre le feu... — Mais le coup a manqué, grâce à nos canonniers ; dansons la....

— Ne riez pas, Mōssieu ; elle pouvait éclater. Oh ! nous avons couru et nous courons encore un grand danger ! car voyez-vous, les conspirateurs n'ont fait qu'ajourner leur horrible projet. D'ailleurs, je ne sais pourquoi je cause politique, c'est très-compromettant aujourd'hui, et je vous conseille, jeune homme, de vous tenir sur vos gardes : croyez-en ma vieille expérience, on ne sait pas assez à qui l'on a affaire ; je vous salue.

Si vous suivez des regards ce tranquille habitant des bords de la Seine, vous le voyez se diriger vers une porte cochère située au n° 87 de la place naguère appelée place du Palais-Bourbon (car j'avoue, à ma honte, ignorer si l'on a changé son nom). Il sonne : mais la porte reste close. C'est qu'il vient de trouver son maître en fait de poltronnerie en la personne de son portier. Craignant sans doute que les conspirateurs n'introduisent la machine infernale dans l'intérieur de sa loge, il s'est barricadé et n'ouvre prudemment qu'après avoir reconnu ceux qui viennent frapper à sa porte.

Le pauvre bourgeois se morfond et marmotte entre ses dents des choses très-peu parlementaires, mais très-ex-

pressives contre son concierge, quand la voix d'un fidèle gardien se fait entendre et l'invite à venir parlementer avec lui à travers le grillage de sa fenêtre. Vous avez dû remarquer en effet que la fenêtre est grillée. La reconnaissance faite, le cordon est tiré, la porte s'ouvre et laisse le passage libre au bourgeois qui la referme avec la rapidité de l'éclair.

Et c'est en 1848 que de pareils faits s'accomplissent ! Ne trouvez-vous pas comme moi, qu'il y a de quoi désespérer de la nature humaine ! Je crois qu'il serait difficile de trouver aujourd'hui quelque chose de plus poltron, en effet, qu'un bourgeois de Paris, si ce n'est deux bourgeois. J'en conclus que si le bon Lafontaine vivait encore, il changerait la moralité de la fable du lièvre et des grenouilles :

Il n'est, je le vois bien, si poltron sur la terre,
 Qui ne puisse trouver un plus poltron que soi.

J. B.

D'UN VIEUX CONTE UNE HISTOIRE RECENTE.

Je me rappelle que lorsque j'étais encore tout moutard et pas plus haut que ma botte (celle que je porte à présent bien entendu), ma bonne racontait quelquefois un conte de confessionnal qui me faisait bien rire ; car il faut vous dire que j'étais doué d'une bonne qui avait beaucoup d'esprit et qui narrait dans la perfection.

Il y avait même dans ce conte certaines choses que ma jeune intelligence ne saisisait pas très-bien, mais c'est égal, cela m'amusait beaucoup. C'était surtout, je me le rappelle encore, la pénitence imposée par le confesseur qui excitait mon hilarité. Qui m'eût dit à cette époque que lorsque je serais devenu quatre fois haut comme la botte dont j'ai parlé plus haut, je verrais mon conte se changer en histoire, et que je rirais dans ma barbe comme je riais autrefois dans... n'importe quoi ? et cependant le fond de tout cela n'est rien moins que risible. Il paraît que dans certaines provinces de notre République, les maris sont très-vertueux, ou plutôt très-peu vertueux ; car il y en a une quantité qui éprouvent le besoin d'aller à confesse, et.... satisfont leur besoin. Je voudrais bien être la femme d'un habitant de ces contrées ; et si jamais je me marie.... Ah ! mais non, cela ne se peut pas ! Il y avait une fois dans un petit village d'un grand pays, un bon mari très-vertueux. Il vivait heureux avec son épouse, qui lui avait fait cadeau de pas mal de fils et de filles, avec lesquels il se livrait à la culture des champs. En ce temps-là, il arriva dans ce pays, une grande révolution ; les habitants étant peu satisfaits du roi qui les gouvernait, il leur prit fantaisie de se gouverner eux-mêmes (ils avaient reconnu qu'en payant cet homme pour être leur roi, ils fournissaient la corde pour se faire pendre). Ils résolurent donc de choisir, à cet effet, un certain nombre d'entre eux, au moyen d'un vote universel. Vers le même temps, Pâques approchait, et on avait précisément choisi ce jour-là pour élire les représentants du pays. Notre mari, qui connaissait sur le bout du doigt les commandements de l'Eglise, et qui les exécutait ponctuellement, se rendit auprès du curé de son village pour lui narrer ses fautes. — Mon père, je m'accuse..... — Vous êtes un grand pécheur, mon ami, mais le bon Dieu vous pardonnera si vous vous repentez. — Mon père, je me repens. — Mais cela ne suffit pas ; il vous faut imposer une pénitence. — Je me soumetts, mon père. — Vous voterez pour M. ***. — Ah ! par exemple, je ne peux pas le souffrir ! — Alors, vous n'aurez pas l'absolution. — Mais ce n'est pas dans mes opinions ! — Eh ! parbleu ! c'est bien pour cela ; s'il en était autrement, ce ne serait pas une pénitence ! Le vote, ou pas d'absolution, ptez ! — Mais je ne sais... si je peux... — Optez, vous ;

dis-je ; de plus, vous ordonnerez à vos fils de voter avec vous ! Et le bon mari, qui ne peut se résoudre à manquer au cinquième commandement de l'Eglise, promet tout ce qu'on lui demande. Voilà qui me donnerait une envie de rire, si cela ne me donnait envie de jurer ; car je jure quelquefois ; c'est encore un des talents que m'a légués mon intéressante bonne. Quant aux maris qui ne se confessent pas, leurs femmes le font pour eux, et comme ils sont généralement fort épris de leurs épouses, ces dames leur font faire leurs pénitences. Ne jouissant pas encore du droit de voter par elles-mêmes, parce que, malgré leurs cris, on a été jusqu'à présent sourd à la voix des femmes, elles ont su s'arroger celui de faire porter par leurs maris à l'urne électorale les votes dictés par leurs confesseurs. Heureusement que tous maris ne sont pas de la pâte du père Adam, et qu'il en est peu qui se laissent imposer de semblables pénitences.

P. F.

LOUIS-PHILIPPE A PARIS.

Le dirons-nous, ou ne le dirons-nous pas ?.. Après tout disons-le, sauf à passer pour superstitieux ou visionnaires. Louis-Philippe, oui, Messieurs (puisque l'on ne dit plus *citoyens* maintenant) Louis-Philippe est à Paris !... du moins, il assistait jeudi dernier à la cérémonie de l'ouverture des séances de l'Assemblée nationale. Autant que l'homme peut ajouter foi au témoignage de ses sens, nous l'avons vu à un troisième étage, derrière une persienne, et nous donnerions le numéro de la maison et même le nom de la rue où est située cette maison, si pareille délation était possible aujourd'hui, si la lâcheté pouvait être sœur du républicanisme... Comment diable était-il là ?... nous ne pouvons le concevoir et nous ne chercherons pas à l'expliquer ; nous sommes obligés d'avouer que c'est encore là un de ses tours... comme il nous en jouait quand il exerçait son commerce de Roi. A la manière dont il riait, sautait, grimaçait et gesticulait derrière sa persienne, nous avons cru remarquer que la cérémonie lui rappelait ses beaux jours de 1830. Si nous avons bien interprété sa pantomime, espérons qu'on parviendra à lui démontrer que son nez de diplomate a été mis en défaut. Quand il aura reconnu son erreur, il pourra se vanter de s'être trompé au moins deux fois dans sa vie.

AVIS AUX REPRÉSENTANTS DU PEUPLE. A louer de suite un magnifique appartement composé de cinq pièces ; de 100 francs par mois, rue Jean-Pain-Mollet, une des rues les mieux approvisionnées, jouissant de toutes les commodités possibles et ne possédant qu'un seul inconvénient : le concierge. Ce citoyen ayant pris depuis quelque temps l'habitude de quitter sa loge, à 9 heures du soir, pour se rendre à son club où il est président, les locataires sont obligés de se relever dans la loge pour tirer le cordon.

LE CHAPEAU CHINOIS, journal destiné à faire beaucoup de bruit, paraissant trois fois par jour sans supplément, et donnant toutes les nouvelles intéressantes qui ne le sont pas. Tout abonné, pour un an, recevra le journal gratis ; celui qui s'abonnera pour six mois aura droit à une paire de bottes molles, et pour trois mois, à une paire de bottes et un gilet à revers. On ne fait pas d'envois à l'étranger. S'adresser, pour l'abonnement, rue de la Bourse Plate, au bureau du journal.

L'un des rédacteurs, A. CARRE.

Paris. --- Imprim. d'Ed. Beautruiche, r. de la Harpe, 90.